

CHAPITRE I

VENDREDI 22 AVRIL

Les sommets de la chaîne de Belledonne étincelaient sous le soleil naissant. Vers le nord, le Grand Pic, point culminant du massif, semblait défier les autres cimes moins élevées. Le Grand Colon et ses satellites se détachaient sous le ciel azuré. L'altitude moyenne des montagnes ne paraissait guère écraser Grenoble. La cité dauphinoise se réveillait doucement et le tramway effectuait ses va-et-vient quotidiens. La circulation toujours aussi difficile porte de France et place Victor Hugo irritait les automobilistes qui pestaient continuellement contre des administrations qui ne corrigeaient pas assez rapidement, selon eux, un plan de la ville où rouler serait un art de vivre. Malgré ces défauts, les habitants aimaient leur commune et la quitter aurait été pour certains, une désertion.

Plus haut le vacarme incessant s'estompait. La rumeur citadine laissait la place aux bruits de la forêt, les piailllements des oiseaux remplaçaient le klaxon des voitures et l'été, les sifflements aigus des marmottes résonnaient dans les vallons encaissés des montagnes. La neige recouvrait ensuite toutes les aiguilles et autres monolithes pour une longue saison donnant l'impression que toute vie disparaissait. Néanmoins, les lièvres se paraient d'une fourrure claire, les vaches redescendaient dans les étables et les crocus attendaient patiemment leur heure pour éclore.

La température augmentait doucement, il faisait chaud en cette fin avril et la neige fondait rapidement. Trop vite, selon les professionnels de la montagne. Pour eux, la saison hivernale n'était pas terminée. Une fonte rapide du manteau neigeux signifiait une baisse du chiffre d'affaires. Pour d'autres, certaines avalanches s'avéraient plus dangereuses que durant des années normales. Loin de ces considérations, les touristes choisissaient leurs loisirs au gré de leurs envies ou du climat. Si la neige fondait, ils préféraient patauger au plan d'eau à La Terrasse, randonner dans le Vercors, en Chartreuse ou simplement, s'attabler autour d'une table dans un bar de la ville.

L'autocar de la ligne Grenoble-Chamrousse circulait normalement sur la route déneigée, transportant son flot quotidien de passagers. Une douce torpeur envahissait les habitués. Perchmans, moniteurs de ski, pisteurs secouristes et autres employés de la station constituaient la clientèle principale du premier car de la journée. Un léger brouillard cachait la vallée, mais à deux mille mètres les montagnes resplendissaient. Parfois, quelques nuages épars osaient s'accrocher aux pics, indifférents dans leur solitude glacée.

Le paysage défilait sous les yeux de Christian. Pisteur secouriste depuis huit ans, il connaissait *ses* montagnes qui n'avaient probablement plus de secret pour lui. D'un naturel très calme, il avouait deux passions : la montagne et l'histoire de Grenoble. Chaque fois, une sensation de plénitude l'envahissait lorsqu'il se retrouvait en altitude. François, 29 ans, son aîné de deux ans, ami et collègue, somnolait affalé sur la banquette voisine. Grand, mince, facilement identifiable à sa queue de cheval, sa boucle d'oreille portée à droite amusait ses copains. Plus nerveux, il dévorait la vie au jour le jour. Malgré ce contraste, ils s'entendaient à merveille. Les deux hommes s'étaient rencontrés au cours de leur service militaire au sein des troupes alpines, leur emploi dans le civil les avait rapprochés.

L'anorak ouvert, les pieds sur l'appui-tête du siège situé devant lui, François ronflait. Son camarade le réveilla d'un coup de coude.

— Hé ! François, réveille-toi, on arrive !

Son ami ouvrit les yeux, s'étira et observa le paysage à travers la vitre.

Au prochain virage, le chauffeur apercevrait les bâtiments de la station, la forêt céderait la place aux alpages recouverts de neige.

Située au sud du massif de Belledonne, Chamrousse se targuait d'être l'une des stations les plus anciennes de France. Divisée en deux quartiers, elle était la plus proche et surplombait Grenoble. Constitué essentiellement d'hôtels et de meublés, le Recoin culminait à 1650 mètres. Éloignée de deux kilomètres, la Roche Béranger à 1750 mètres d'altitude demeurait le cœur de la commune. Mairie, école et bâtiments administratifs y possédaient leurs locaux.

La navette traversa le village en s'arrêtant aux points de stations prévus et s'immobilisa à son terminus, place Henri Duhamel, face à la petite gare routière du Recoin et à proximité du nouveau téléphérique accédant au point culminant du domaine skiable. François songea un bref instant au temps où les cars étaient sérigraphiés au nom des V.F.D, époque enviable où la montagne n'était pas encore parcourue par des individus l'utilisant comme un Luna Park.

L'ancienne station olympique proposait quatre-vingt-dix kilomètres de pistes de diverses difficultés, desservies par une trentaine de remontées mécaniques. En 1968, Jean-Claude Killy y gagna ses médailles d'or. Pendant la saison hivernale, le téléphérique de la Croix de Chamrousse transportait des hordes de skieurs à 2253 mètres, prêts à dévaler les pentes dans des styles plus ou moins académiques.

Le car se vida du contenu de ses voyageurs. Christian et François traversèrent la place et se dirigèrent vers le bar déjà ouvert où le tic tac d'une vieille horloge comtoise les accueillit. Des alpenstocks (1), de vieilles paires de crampons et des skis provenant des années 1920 trônaient sur les murs, donnant ainsi l'ambiance d'un vieux refuge. Les clients pouvaient facilement imaginer Whympfer, Gaspard, Croz ou d'autres vieux guides, lors des années des

(1) Bâton ferré, ancêtre du piolet. Les explications sont données à la fin du récit.

premières ascensions (2) ; la corde en chanvre posée sur leur sac à dos, entrer et s'installer pour consommer un verre de blanc de Savoie. Fred, le patron, leur servit un café en marmonnant.

— Encore deux jours et la saison de ski sera terminée.

— Tant mieux, répondit François, j'en ai marre du blanc, la neige me suffit maintenant. Dès la fermeture de la station, je partirai dans le Sud, ça me changera d'air.

— Tu dis cela, mais dans un mois tu seras de retour. Les montagnes te manqueront, rétorqua Fred.

— C'est vrai !

— Et toi Christian, tu reprendras ton boulot d'accompagnateur en moyenne montagne ?

— Oui, mais avant je vais profiter du reste de neige en altitude pour faire quelques courses à ski de randonnée.

Christian vouait une forte passion pour cette discipline qui lui volait l'ensemble de son temps libre au printemps. Au même instant, la porte du débit de boissons s'ouvrit, laissant le passage à une jeune femme.

— Coucou les mecs, j'amène les croissants !

— Salut Rachel ! répondirent en chœur les deux hommes.

Employée au bar, elle prenait systématiquement son service une heure avant l'ouverture des remontées mécaniques. Son jean moulait de superbes longues jambes, l'anorak encore fermé cachait une poitrine généreuse et ses cheveux roux ondulaient sur ses épaules. Christian n'avait d'yeux que pour elle tout en sirotant son café. Timide de nature, il n'osait l'aborder directement ; la jeune femme l'impressionnait. Elle-même n'était pas insensible à son charme. Lui, vingt-sept ans, un mètre quatre-vingt environ, son teint bronzé se mariait parfaitement à ses cheveux blonds coupés courts. Sa combinaison de pisteur aux couleurs de la station l'avantageait également. Les trois jeunes gens, originaires de la région, résidaient à Grenoble et travaillaient à Chamrousse pendant l'hiver. Tous les matins, ils se rencontraient au bar avant d'aller au boulot. La jeune femme, d'un naturel volubile, avait rapidement sympathisé avec les deux hommes.

— Christian, quand m’emmènes-tu faire une balade à ski ?

— La saison se termine dimanche soir et je prends huit jours de congé. Choisis ta journée, je choisis le sommet.

— OK. On en reparlera demain matin... Allez, il faut que j’aille au turbin, affirma-t-elle en se dirigeant vers l’arrière-boutique.

Les deux amis quittèrent le café. La station s’anima doucement. Les différents commerces accueilleraient dans quelques instants les premiers clients de la journée. Dans une demi-heure, les skieurs dévaleraient les pentes remises en état par les dameuses. Leurs pilotes œuvraient la nuit, parfois dans la tempête, les pistes devaient être prêtes dès neuf heures pour l’arrivée des skieurs. Les puissants projecteurs des machines éclairaient les parties du long serpent blanc à remettre en état. Entretenir ces dizaines d’hectares n’était pas une mince affaire. Pour l’heure, les engins retournaient aux hangars, offrant dès lors des pistes sans danger.

Les deux hommes s’engouffrèrent dans le local réservé aux pisteurs secouristes. Le mobilier était constitué d’armoires individuelles et de bancs. À proximité, des paires de skis déposées contre un râtelier et des postes émetteurs récepteurs posés sur des chargeurs de batteries attendaient leurs propriétaires. Sur l’un des murs, le tableau du personnel indiquait les secteurs de surveillance dévolus aux secouristes. Différents posters ornaient les autres cloisons de la pièce. Les hommes enfilèrent leurs chaussures de ski, vérifièrent le chargement de la batterie des radios et le contenu de leur sac à dos, puis skis sur l’épaule, pénétrèrent dans le hall de la gare du téléphérique. Les clients étaient peu nombreux et les pisteurs devisaient entre eux, d’autres draguaient les caissières préposées aux guichets.

— C’est bizarre, le patron est absent ce matin, constata un pisteur secouriste en scrutant autour de lui.

Chaque matin au départ des premières cabines, le responsable des pisteurs se faisait un point d’honneur à venir saluer ses hommes qui chaque jour bravaient les éléments, prêts à venir en aide aux skieurs en détresse.

— C’est vrai Julien n’est pas encore arrivé, répondit un autre.

— Il doit avoir une réunion en ville, proposa un perchman.

— Ça m'étonnerait, je dois repérer un nouveau secteur avec lui tout à l'heure. Il devrait être ici, rétorqua un troisième homme ayant écouté la conversation.

— Bah ! Il ne va pas tarder, je ne l'ai jamais vu arriver en retard, commenta Christian. Allez les gars avancez, on embarque !

La porte de la première télécabine s'ouvrit, laissant un groupe de 8 pisteurs s'y engouffrer. Ils se remémoraient avec nostalgie l'ancienne benne du téléphérique qui emmenait ses 360 personnes par heure. L'ensemble des secouristes et autres professionnels prenait le temps de discuter au fil de la montée. Aujourd'hui, les 70 petites cabines emmenaient en un peu plus de cinq minutes 3000 personnes par heure.

La fraîcheur saisit les hommes, les vitres partiellement gelées cachaient par endroits la visibilité. Habités à cette situation, ils ne s'en formalisèrent pas. La petite cabine quitta sans heurt la gare pour s'élever rapidement.

En aval, la station diminuait de taille : sur le parking, les voitures ressemblaient à des jouets et les personnes, à de minuscules insectes. La benne montait à un rythme normal et déjà le givre fondait sous l'action du soleil. Les passagers qui regardaient en direction du massif de Belledonne furent rapidement éblouis, ils ajustèrent leurs lunettes tout en admirant le paysage qu'ils connaissaient sur le bout des doigts. Ce massif cristallin ne dépassant pas les trois mille mètres était magnifique, si proche de la capitale dauphinoise, mais si sauvage. Chaque vallon possédait son propre caractère et tous les versants pouvaient s'identifier différemment. Les faces nord longuement enneigées attiraient les surfeurs et les riders, les versants sud si agréables à skier avaient la préférence de la glisse familiale. Les montagnards se remémoraient leurs balades sur ces sommets fabuleux et leurs arêtes ourlées de corniches. De l'habitable on découvrait le domaine skiable encore désert pour l'instant. Le prochain aller-retour jetterait une foule de skieurs ou autres amateurs de sensations, avides de descentes rapides sur leur terrain de jeu favori. Certains ne prêteraient aucune attention au site. À perte de vue, les Alpes arboraient leur magnificence, le calcaire des

Préalpes fournissait l'illusion d'une abondance de neige. Simple mirage. L'altitude peu élevée de la Chartreuse et du Vercors n'était pas en mesure – cette année – de maintenir un manteau neigeux de qualité. Vers le versant sud-est, l'Oisans cachait l'horizon alors qu'au premier plan, le Taillefer paraissait le défendre, telle la muraille d'un château fort.

La petite benne ralentit pour pénétrer dans la gare supérieure, puis s'immobilisa. Perchmans, pisteurs secouristes et employés du restaurant quittèrent le quai pour rejoindre la terrasse enneigée. Ils scrutèrent la partie visible du domaine située face à eux et ne constatèrent aucune anomalie. Vers le Grand Van, certains couloirs s'étaient purgés naturellement sous l'action du soleil, annihilant localement le danger d'avalanche. Le tapis neigeux était damé correctement et les touristes pourraient s'en donner à cœur joie. L'un des hommes se manifesta.

— Le patron n'est pas là. Je pensais qu'il m'aurait attendu ici.

— Comment serait-il venu ? C'est la première benne, répondit un perchman.

— Ouais ! C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Je vais attendre une dizaine de minutes et s'il n'est toujours pas monté, je passerai un coup de radio en bas.

— Bonne idée, renchérit Christian en enfilant ses gants. Nous, nous descendons aux lacs Robert.

— C'est votre secteur ?

— Ouais ! On a juste le temps de le rejoindre avant la mise en route des télésièges. Allez salut !

Poussant sur les bâtons, les hommes se séparèrent afin de rejoindre leur zone de surveillance.

Le site des lacs Robert, désaxé du centre de la station, était enserré entre la montagne de Casserousse et les premiers contreforts du Petit Van. Les pentes du Grand Eulier tardaient à se purger, mais les randonneurs arpentaient malgré tout sa face sud. Les pistes du secteur étaient peu difficiles, hormis la piste noire de Casserousse qui plongeait directement dans la vallée.

Après un ultime regard vers la Meije qui se fondait dans les brumes matinales, Christian et François descendirent la piste des lacs avec plaisir. À cette heure de la journée, la neige ne s'était pas encore transformée, glisser était un vrai régal. Leurs gestes acquis à la suite de nombreuses années de pratique permettaient d'évoluer parfaitement dans toutes les qualités de neige. Dure, tôle, lourde, moquette ou poudreuse, ils s'adaptaient en fonction de sa consistance. La journée s'annonçait sous d'excellents auspices !

— Ciel bleu, température idéale, que demande le peuple ! cria François à son ami.

— Des femmes !

— Des femmes, c'est toi qui dis ça ? Ho ! Christian réveille-toi ! Rachel n'attend que toi. Tu as vu comment elle te regarde ? Fonce ! Elle est mignonne et intelligente. Je suis certain que tu as toutes tes chances, affirma son camarade en slalomant entre des poteaux imaginaires.

— Tu as peut-être raison.

— Peut-être raison ? C'est certain. Te pose pas d'questions. Vas-y. Je t'ai connu plus entreprenant.

— C'est vrai. Mais elle, c'est différent. J'aimerais bien...

Il interrompit sa phrase pour exécuter un freinage d'urgence. Sous l'action des carres, la neige virevolta autour de lui. Il remonta ses lunettes de soleil sur son front :

— Qu'est-ce qu'il y a en bas ?

— Où ?

— En bas, au pied de la piste, dit-il en pointant sa canne de ski en direction de la plate-forme de départ du télésiège.

— Je ne sais pas, on dirait un mec qui se repose sur la banquette, sûrement un randonneur... Ou le perchman qui se la coule douce, proposa son ami.

— Non, il n'est pas encore arrivé, je l'ai aperçu en quittant le quai.

La silhouette paraissait immobile. Trop éloignés, les deux hommes ne discernaient qu'une forme indistincte. Ils poursuivirent leur descente en trace directe. La vitesse n'étant pas un problème, les derniers hectomètres furent rapidement accomplis.

La banquette du télésiège grinçait et se balançait sous l'effet d'une petite bise. L'homme assis était inerte, sa tête baissée empêchait de voir son visage. Vêtu d'une simple chemise épaisse et d'un pantalon de ski, sa présence attirait la curiosité des pisteurs. Ils notèrent l'absence de skis. Pourtant, l'individu portait des chaussures destinées à la pratique de ce sport. Un sac à dos rouge fermé à l'aide de courroies traînait sur le sol. Les secouristes déchaussèrent leurs lattes et s'approchèrent de l'homme qui paraissait figé.

— Il est mort ! constata François en s'approchant.

Les yeux ouverts, la victime semblait les regarder.

— C'est le patron ! s'exclama Christian.

L'instinct professionnel reprenant le dessus, Christian palpa son directeur au niveau de la carotide. Les craintes de son camarade se justifiaient.

— Il y a du sang sur la neige !

— Je l'ai remarqué en arrivant, confirma François.

Ils déposèrent le corps face contre terre et furent horrifiés par la vision offerte devant eux. La tête du cadavre présentait une plaie béante, et apparemment profonde, ne laissait aucun doute sur l'issue d'une mort violente. Du sang coagulé maculait la chemise, augmentant l'aspect sinistre.

— Préviens les flics, conseilla Christian.

François s'empara de sa radio et avertit le poste de commandement de leur découverte macabre. Le responsable adjoint alerterait la gendarmerie et ordonnerait à une équipe de pisteurs de fermer la piste afin d'éviter l'arrivée d'éventuels curieux.

— Les copains ne tarderont pas à arriver avec les motoneiges, ajouta François en empochant une petite boîte d'allumettes qui traînait à côté du corps.

La vision de leur chef décédé troublait les deux amis. Habités à des situations d'urgence, ils n'acceptaient pas cette réalité. La mort de Julien – patron et camarade – les rendait perplexes et leurs questions restaient sans réponse. Qui avait commis ce crime affreux et pour quelle raison ? À qui profitait ce meurtre ?

Le sac à dos attira l'attention de Christian. Les courroies destinées à fixer les skis pendaient inutilement sur les côtés ainsi que les attaches du piolet et de la paire de crampons. Écartant l'ouverture du sac, le jeune homme plongea sa main à l'intérieur. Il en sortit un sous-pull de rechange, une vieille paire de lunettes de soleil et un sac plastique contenant les restes d'un repas. La fermeture éclair du compartiment inférieur glissa sous la pression de ses doigts. La perception d'un contact froid et dur l'étonna. François s'approcha à l'instant où son collègue saisit l'objet. Leur étonnement fit place à de l'incrédulité. Trois magnifiques cristaux de quartz d'une quinzaine de centimètres, soudés naturellement les uns aux autres brillaient sous le soleil. Comme des obélisques, le minéral semblait provenir de l'imagination d'un sculpteur qui aurait taillé les pointes lisses et transparentes, afin d'exposer un modèle exceptionnel.

— Crénom ! jura François.

— Un cristal, murmura le second pisteur, où l'a-t-il découvert ?

— Ce n'est pas la saison pour découvrir un four.

— À mon avis, c'est possible cette année, expliqua Christian. Il n'a pas fait très froid cet hiver et sous l'effet du soleil la neige a énormément fondu ce mois. Il suffit que le quartz soit bien à l'abri sous un rocher, que celui-ci soit inondé de soleil et le tour est joué ! La neige fond et Julien découvre par hasard ce petit trésor... À moins qu'il ne connaisse déjà l'endroit.

— Que veux-tu dire ?

— Tu sais qu'il est interdit d'extraire ces cailloux ?

— Ouais et alors ? s'enquit son copain.

— Supposons deux minutes que Julien trafique de temps en temps.

— Ça va pas ! lança François outré.

— J'ai dit supposons... Imaginons donc qu'il revend ces cristaux à des « clients ». Connaissant l'endroit, il viendrait se ravitailler au profit d'amateurs avertis. Peut-être a-t-il agi sur commande, à la manière des voleurs d'antiquités.

— Je ne vois pas l'intérêt. Je suppose qu'il gagnait correctement sa vie, son salaire ne devait pas être négligeable, sans compter sa prime de maire.

— Ce n'est pas celle-ci qui doit mettre le plus de beurre dans les épinards.

— Non, mais c'est un petit supplément, de l'argent de poche, en somme.

— Il a construit une belle maison dans son village, peut-être a-t-il des problèmes d'argent.

— Je n'en crois rien.

— Je t'ai dit que ce n'était qu'une simple supposition.

— Tu n'as pas le droit de dire cela, c'était un type bien. Un voleur lui a sûrement dérobé son fric.

— Un voleur ? Ils ne doivent pas être nombreux dans le coin. Ah ! si... Les marmottes, plaisanta Christian malgré les circonstances.

— Ne te fous pas de moi ! Un randonneur aurait pu lui dérober son portefeuille, suggéra son collègue.

— Ça m'étonnerait !

— Je vais regarder dans les poches de sa chemise, dit François en se dirigeant vers le corps.

— Ne touche à rien, c'est le boulot des gendarmes, pas le nôtre.

Les deux copains se regardèrent et n'échangèrent aucune parole. Que dire de toute manière ? Leur patron était probablement mort d'un coup de couteau asséné violemment. La présence du quartz ne correspondait pas à la personnalité de Julien et s'il collectionnait les minéraux, certains pisteurs l'auraient appris depuis longtemps, quelques-uns affectionnant les silices.

Christian nota l'absence de l'anorak de la victime et il ne l'avait pas vu au fond du sac. Pourtant, tout professionnel s'engage en montagne avec son *fond de sac*, l'anorak en est un élément essentiel. Il était difficile d'admettre que Julien ait quitté la station sans ce vêtement. Cherchant autour de lui, le secouriste ne vit rien. Il s'adressa à son ami.

— Tu as aperçu des traces en arrivant ?

— Je n'y ai pas prêté attention. Rappelle-toi, nous nous sommes immédiatement occupés du patron. Nous avons marché autour du télésiège et déposé son corps à terre. S'il y avait d'autres pas, nous les avons certainement effacés, envisagea François en tournant

machinalement la tête pour chercher d'éventuelles marques dans la neige.

— La piste a été damée ce matin et il n'y a plus de traces de skis.

— Si. Regarde là-bas, il y en a une. Elle remonte en bordure de piste ! s'exclama le pisteur en indiquant de sa main la direction à suivre.

— Ouais !

Ils abandonnèrent les lieux pour suivre à pied les marques longeant la partie latérale de la piste.

— Fais suer, si j'avais su, j'aurais pris les skis de rando, ronchonna François tout en s'enfonçant dans la neige jusqu'aux mollets.

Non travaillée, ni damée, les pisteurs éprouvaient des difficultés à progresser en bordure de la piste. Le sol irrégulier empêchait une montée aisée. Parfois une ancienne trace descendante croisait le sillage montant. Ils poursuivirent vers l'amont, transpirant, soufflant, mais grignotant doucement la pente. Leur effort fut soudain interrompu par l'enchevêtrement de nombreuses traces.

— Mince, ce n'est plus évident avec toutes ces empreintes.

— Un groupe s'est probablement arrêté ici, supposa Christian.

— Oui, mais regarde au-dessus, les mecs se sont amusés à godiller sur le côté et les traces de notre gus disparaissent.

— Nous ne sommes pas certains que ce soit les siennes.

Plusieurs marques chevauchaient le léger sillon creusé par l'éventuel assaillant de Julien. Les deux hommes perdirent espoir. Un bruit de moteur creva le silence et interrompit leurs réflexions. Deux motoneiges apparurent vers la partie supérieure de la piste, deux secouristes chevauchaient leur engin. Ils négocièrent le dernier virage à droite avant d'accélérer sur la dernière partie de la piste. L'un des véhicules chenillés tractant une remorque montée sur des patins et transportant un traîneau orange s'immobilisa près des deux hommes. Aucun mot ne fut échangé et le petit groupe rejoignit la plate-forme de la remontée mécanique. Un silence pesant s'abattit au moment où les moteurs furent coupés. L'émotion étreignit ces montagnards pourtant endurcis qui refusaient la disparition d'un des leurs. L'arrivée d'un troisième véhicule suspendit ce moment de

recueillement. Reconnaisables à leur tenue de montagne bleue, les deux gendarmes saluèrent le groupe d'un bref signe de tête. Âgé d'une quarantaine d'années, le chef, identifiable à ses trois chevrons scratchés à côté de la fermeture éclair de son anorak, porta sur le groupe un regard arrogant. Son collègue plus jeune, resté en retrait, semblait calquer son attitude sur son supérieur. Le gradé prit aussitôt la parole.

— Qui a découvert le corps ?

— C'est nous, répondirent d'un même élan les deux hommes.

— Sa position n'est pas commune, constata le militaire en s'agenouillant à proximité de la victime.

— Nous l'avons déplacé pour tenter de lui venir en aide, mais il était déjà mort.

— Quoi ! rugit-il en se redressant et se portant à leur hauteur.

— Ben oui, il était assis sur le télésiège, expliqua prudemment Christian. Dans le feu de l'action, nous n'avons pas pensé à votre enquête.

— Mettez-vous à notre place, ajouta François.

Le chef regardait d'un air méfiant ces deux hommes qu'il ne connaissait pas. Dans la vallée, il plaçait un nom sur l'ensemble des résidents de sa circonscription, mais la tête de ces types lui était inconnue. Probablement des gens de Grenoble ou d'un village voisin.

L'enquête se révélerait longue et difficile, il devrait faire appel aux brigades voisines pour effectuer des vérifications de voisinage et tenter de cerner la personnalité de ces deux cocos qui lui souriaient timidement.

Pendant ce temps, son subordonné photographiait la victime et les alentours. La planche photographique annexée au procès-verbal présenterait l'état des lieux au procureur de la République qui n'a pas toujours la possibilité, ni le temps de se déplacer sur le lieu d'un crime.

— Nous verrons cela plus tard, reprit le gradé. À quel endroit était-il situé à votre arrivée et où avez-vous rangé son anorak ?

Christian s'expliqua. Au fil de la conversation, les traits du sous-officier se détendirent, le petit groupe écoutait également. À nouveau, le militaire s'énerva à l'épisode du quartz.

— Où est ce caillou ?

— Ici, dit Christian en l'extrayant de sa poche.

— Pièce à conviction, mentionna le chef d'un ton théâtral en déposant le quartz au fond d'un sachet transparent qui serait scellé dès son retour, afin d'être joint à la procédure.

Il nota ensuite les identités et adresses des deux hommes sur son carnet de déclarations. Ce dernier était utilisé de nos jours avec parcimonie par chaque gendarme au moment des enquêtes pour inscrire les *dires* des personnes interrogées, effectuer un croquis à main levée ou noter de simples constatations. Il reprit :

— Je vous attends tous les deux à mon bureau ce soir après votre boulot.

— Pourquoi ce soir ? Nous rentrons tard, les remontées mécaniques s'arrêtent à 17 heures et nous redescendons en autocar. Vos locaux seront fermés quand nous arriverons.

— Vous êtes les témoins directs, vos auditions seront capitales.

— Mais nous n'avons rien vu !

— Un détail peut paraître insignifiant aux yeux d'un néophyte, mais important aux yeux d'un enquêteur, affirma doctoralement le chef.

Imbu de sa personne, il leur parut antipathique.

— Nous pourrions passer une autre journée, proposa François. Nous sommes en vacances à partir de lundi, nous pourrions nous présenter le jour et à l'heure qui vous conviennent.

Les deux copains choisissaient ensemble leurs journées de repos lorsque les possibilités d'emploi du temps l'autorisaient.

— Je ne veux pas le savoir. À ce soir, conclut-il en tournant les talons.

— Ça promet, murmura François.

Les constatations des gendarmes achevées, les pisteurs déposèrent le corps de Julien sur le traîneau et le dissimulèrent sous une couverture.

Le cadavre transporté à l'institut médico-légal grenoblois serait autopsié dans un bref délai. Les trois motoneiges empruntèrent la direction de la station, abandonnant les deux hommes.

Il ne subsistait aucune trace du drame, hormis la tache de sang sous le télésiège que François fit disparaître rapidement avec un peu de neige. En amont, les pisteurs ôtaient les barrières et déjà les skieurs prenaient possession de la piste, ignorant la tragédie survenue plus tôt.

Christian et François observaient d'un œil dubitatif ces gens prêts à dévaler les pentes durant des heures, loin des soucis et pour qui la mort de Julien ne serait qu'un simple fait divers dans les journaux.